# L'AMI DU CLERGÉ

**Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur**
**Chan. R. DESVOYES, Codirecteur**

70e ANNEE (7e SÉRIE)
N° 41 — 13 Octobre 1960

## Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I Le Congrès eucharistique de Munich. — II. L'Afrique indépendante. — III. L'Afrique sera-t-elle chrétienne ? — IV. Les grands royaumes noirs du passé. — V. Stonehenge. — VI. L'astronomie par radar. — VII. Des mondes à six milliards d'années-lumière. — VIII. Le « Kwashiorkor ». — IX. Visites pastorales au XVIIe siècle. — X. De Vix à Glanum. — XI. Le patriarcat de Constantinople en face de l'union. — XII. Encore une mise au point. — XIII. Un mot seulement pour finir, sur la Chine.

### I

**Le Congrès eucharistique de Munich**

Dans la semaine du 31 juillet au 7 août 1960, s'est déroulé à Munich, le 37e Congrès eucharistique international. C'est Luigi Conte qui nous le présente dans *Orizzonti* du 14 août, sous le titre (en italien) : *Sur le « Pré de Thérèse, un million de grains de froment »*.

On avait d'abord annoncé que le pape serait présent. Jean XXIII en eut peut-être un grand désir, mais il y renonça, pour bien des raisons et nomma le cardinal Testa, en qualité de « légat *a latere* ». Dès le dimanche matin, 31 juillet, le cardinal Wendel de Munich annonçait à 50.000 fidèles, ce que serait le thème du Congrès : « *Pour la vie du monde* ». Le soir arrivait le cardinal Testa, magnifiquement reçu. Le Congrès est ouvert officiellement. Les jours suivants, les 140 églises de Munich se remplissent chaque jour de fidèles de tous pays qui assistent à la messe et communient, on chante l'hymne du Congrès composé par Gertrude von Le Fort :

« Nous sommes venus de loin, soutenus par la Foi. Nous entrons dans tes portes avec confiance ! Car un frisson d'horreur passe sur la terre ; un tremblement assaille toutes les voies de notre temps !... »

La journée du lundi est consacrée aux dames, avec conférences sur le rôle de la femme en face de l'eucharistie, dans la famille, dans le mariage. Le mardi est réservé à la prière. Le cardinal-légat installé au Palais royal, reçoit et fait des visites. On quête pour les missions. Le mercredi, 3 août, est pour les enfants, qui communient par milliers. Ces trois jours sont comme une préparation. Le Congrès considéré comme une *Statio Orbis* — une Messe universelle, comme réplique à la *Statio Urbis* qui se faisait jadis à Rome, aux jours de fête, — va prendre toute son ampleur.

Il siège désormais sur la *Theresienwiese* — le « Pré de Thérèse » — une place qui mesure 800 mètres sur 600, et qui, subdivisée en 173 secteurs quadrangulaires, dont chacun peut recevoir de 2 à 4.000 personnes assises, comporte aussi 104 « carrés » dans lesquels prendront place jusqu'à 600.000 personnes debout. Au centre, le grand autel, surélevé et visible de partout. Après un orage furieux, le ciel est redevenu serein. A 18 heures, le mercredi, la foule occupe les secteurs divers. Le président de la République fédérale allemande, le ministre des Affaires étrangères, d'autres membres du gouvernement, des diplomates, des hommes politiques, une assistance évaluée à un million de personnes, entourent le cardinal-légat, les cardinaux, archevêques et évêques. Le cardinal de Berlin, Dœpfner, définit les buts du Congrès :

« Pour la vie du monde, nous devons nous appliquer à une triple action : par-dessus tout, *la patience*, la patience même devant les monstrueux spectacles qui se présentent à nous chaque jour, — *l'amour*, nous sommes tous une famille unique ; — et nous devons *ouvrir nos cœurs à la grâce* que Dieu nous envoie. Ainsi, nous démontrerons que le Christ remplit l'attente des peuples, en ce siècle qui est celui des masses. »

Le lendemain, jeudi, le matin est consacré à des souvenirs liturgiques du Jeudi saint : lavement des pieds, institution de l'eucharistie, « agapes » en divers points de la ville. Le soir, messe sur la place du Congrès ; un groupe de prêtres ordonnés le matin même dans onze églises de Munich, donnent à la foule leur première bénédiction.

Le vendredi, « journée de la Croix ». Le matin, 300.000 femmes de tous les pays assistent à la messe, communient, et reçoivent les « eulogies » ou petits pains portant une croix. L'après-midi, 3.000 jeunes font le pèlerinage émouvant de Dachau, où une chapelle dédiée à l'Agonie du Christ rappelle les souffrances des prisonniers de la dernière guerre. Le ministre français Michelet, victime de Dachau, est présent. « A Dachau, Satan avait érigé son trône », et les hommes de ce siècle de la science ont démontré qu'ils n'avaient rien perdu de leur cruauté ni de leur brutalité.

Le samedi fut « la journée de la Lumière », tout se prépare pour l'apothéose de l'eucharistie qui doit avoir lieu au « Pré de Thérèse » le lendemain. Ce fut vraiment « le Jour du Seigneur ». Les cloches sonnent dans toutes les églises, les fanfares saluent le légat du pape, le pape lui-même fait entendre sa voix en son discours « dans l'amour et la justice ». Toute l'immense foule se sent réunie autour du pape, alors que son représentant célèbre la *Messe de l'Univers*.

Une fois de plus le Congrès eucharistique est venu jeter son message de fraternité sur la poussière d'un monde divisé et distrait !

Dans une page précédente d'*Orizzonti*, Rosario F. Esposito rappelait les origines de ces Congrès devenus une sorte d'Institution. Son article était intitulé : « *Trente-sept fois, depuis* 1881, *le Christ est descendu sur la place publique.* »

L'initiative de ces colossales manifestations remonte à une jeune française, Marie-Marthe Tamisier. Elle naquit à Tours, le 1er novembre 1844, et mourut pieusement au même lieu, le 20 juin 1910. Elle avait eu la bonne fortune de rencontrer le B. Pierre-Julien Eymard, fondateur de la Congrégation du Saint-Sacrement. Elle devint sa fille spirituelle et se voua à l'adoration eucharistique. En 1874, une première réunion de pèlerins eucharistiques se tint à la chapelle des Pénitents gris en Avignon. Le Congrès de Faverney, en 1878, fut marqué par un mouvement d'études qui annonçait de futurs développements. Et enfin, le 17 janvier 1881, sous la présidence de Mgr de Ségur, se décidait à Paris la fondation de l'Œuvre des Congrès eucharistiques internationaux. Il fut annoncé que le premier de ces Congrès aurait lieu à Lille. Dans cette grande cité industrielle, vivait un chrétien de grande classe, Philibert Vrau, qui prit en main l'organisation du Congrès. Il se rendit à Rome et obtint de Léon XIII l'approbation de l'Œuvre par le bref du 16 mai 1881. Le Congrès de Lille fut un triomphe. On aimera à trouver ici la liste complète des Congrès eucharistiques internationaux :

*Sous Léon XIII :* 1, Lille, 1881 ; 2, Avignon, 1882 ; 3, Liège, 1883 ; 4, Fribourg, 1885 ; 5, Toulouse, 1886 ; 6, Paris, 1888 ; 7, Anvers, 1890 ; 8, Jérusalem, 1893 ; 9, Reims, 1894 ; 10, Paray-le-Monial, 1897 ; 11, Bruxelles, 1898 ; 12, Lourdes, 1899 ; 13, Angers, 1901 ; 14. Namur, 1902.

*Sous saint Pie X :* 15, Angoulême, 1905 ; 16, Rome, 1905 ; 17. Tournai, 1906 ; 18. Metz, 1907 ; 19, Londres, 1908 ; 20, Cologne, 1909 ; 21. Montréal, 1910 ; 22, Madrid, 1911 ; 23, Vienne, 1912 ; 24, Malte, 1913 ; 25, Lourdes, 1914.

La série fut interrompue par la Grande-Guerre et reprise seulement *sous le pontificat de Pie XI :* 26, Rome, 1922 ; 27, Amsterdam, 1924 ; 28, Chicago, 1926 ; 29, Sydney, 1928 ; 30, Carthage, 1930 ; 31, Dublin, 1932 ; 32, Buenos-Aires, 1934 ; 33, Manille, 1937 ; 34, Budapest, 1938.

Le 35e devait se tenir à Nice, et tout se préparait ; dans cette pensée, le gouvernement français avait même permis l'émission d'un timbre spécial, pour aider à en couvrir les frais. Mais la Guerre survint et arrêta tout. Les Congrès reprirent donc *sous Pie XII :* 35, Barcelone, 1952 ; 36, Rio-de-Janeiro, 1955 ; et enfin, *sous Jean XXIII,* Munich, en Bavière, 1960, *37e Congrès.*

Parmi tous ces Congrès, il est permis de mettre dans un rang à part celui de 1893, qui se tint à Jérusalem et dont Léon XIII espérait un rapprochement entre les Eglises d'Orient et l'Eglise romaine. Il y eut de grande difficultés diplomatiques à surmonter, mais le sultan Abdul-Hamid II, qui nourrissait une véritable admiration pour Léon XIII l'aida à vaincre tous les obstacles, si bien que le Congrès fut un grand succès. Le légat pontifical était le cardinal Langénieux, archevêque de Reims. C'était la première fois, depuis le temps des Croisades, qu'un cardinal mettait les pieds en Palestine. Par ordre du sultan, le légat fut accueilli avec les honneurs militaires par un détachement de soldats musulmans. Ce fut à partir de cette date que le pape désigna toujours un légat pour présider ces Congrès. Il y avait eu à Jérusalem un véritable mouvement d'union des Orientaux avec les Latins. Cette union tant désirée ne progresse qu'à pas lents, mais les Congrès eucharistiques, par le déploiement de prières dont ils sont l'occasion, sont l'un des éléments qui agissent en vue de cette grande cause.

## II

### L'Afrique indépendante

Dans le même numéro d'*Orizzonti*, sous la plume de Furio Porzia, nous prendrons une vue d'ensemble de l'événement impressionnant qui se déroule, avec de multiples épisodes, sous nos yeux : l'accession de l'Afrique à une vie nouvelle. Le titre de l'article est le suivant : « *L'Afrique indépendante naît au son du tam tam* ».

Comme le fait remarquer l'auteur, l'Afrique, qui semblait endormie jusque-là et ignorante de toute hâte, s'est soudain mise non seulement à marcher, mais à courir. Il s'y passe quelque chose de semblable à ce qui se déroula, au début du XIXe siècle, en Amérique latine, lorsque vingt pays y proclamèrent leur indépendance vis-à-vis des pays colonisateurs, l'Espagne et le Portugal. En Afrique, actuellement, il n'est pas de mot plus magique que celui d'*indépendance.* C'est comme une frénésie qui s'empare des chefs et qui entraîne les peuples. Tout ne se passe pas, du reste, dans une harmonie parfaite. La crise violente qui agite le Congo, les incidents qui éclatent en Rhodésie du sud, les durs problèmes de l' « apartheid » dans l'Afrique méridionale, l'éclatement récent du Mali, tout cela démontre qu'il n'est pas facile de passer du « colonialisme », si souvent et parfois si injustement condamné, à l'indépendance.

Essayons de dire quel est le bilan actuel de cette transformation de l'Afrique, qui est l'un des grands événements de la toute contemporaine histoire.

Le continent noir a une étendue de 29 millions de km$^2$, plus de 50 fois celle de la France. Il y a actuellement en Afrique de nombreux Etats indépendants, dont la majeure partie n'a conquis l'indépendance qu'en ces dernières années. Au début du siècle, on était bien loin de supposer de tels changements. L'Afrique, récemment explorée, paraissait divisée en deux blocs énormes, l'un anglais et l'autre français, séparés toutefois par des possessions coloniales portugaises, belges et espagnoles. Mais la dernière guerre a eu des effets psychologiques considérables ; des idées-forces toutes nouvelles ont fait leur apparition. L'une de ces idées fut la condamnation du « colonialisme », désormais considéré comme le plus abominable des crimes. Et l'idée-force qui en fut la conséquence immédiate était la soif d'indépendance. Auprès des Etats déjà indépendants : Union sud-africaine, Egypte, Liberia, Ethiopie, on a vu se constituer le royaume de Libye, la République du Soudan, celle de Tunisie, l'Etat du Ghana (ancienne Côte de l'Or), le royaume du Maroc. Dans les colonies anglaises, se manifestaient de continuelles révoltes : au Kenya notamment, où les Mau-Mau se sont soulevés à maintes reprises. Dans les territoires soumis à la

France, grâce aux initiatives du général de Gaulle, des solutions meilleures ont été appliquées. En 1958, la « Communauté » fut établie, ce qui voulait dire que les anciennes colonies recevaient tantôt l'autonomie seulement, tantôt l'indépendance totale, tout en restant unies en une sorte de Confédération à la France. Le referendum du 28 septembre 1958 avait abouti à de nombreux *oui*. Seule la Guinée avait répondu *non* et conquis du coup son immédiate indépendance, sous la direction de Sekou Touré. Au surplus, cette indépendance de la Guinée excita l'envie des autres pays, qui se mirent à négocier avec la France, tout en restant dans la communauté retouchée.

Aujourd'hui, le Togo, le Cameroun, le Mali, le Dahomey, la Côte d'Ivoire, la République Centre-africaine, le Gabon, le Congo ex-français, le Tchad, ont accédé à l'indépendance, de même que le Sénégal, séparé du Soudan, lequel a repris le nom de République du Mali. Il faut en dire autant de Madagascar et il en sera peut-être bientôt de même de la Somalie française et de la Mauritanie, qui doit se débattre contre les convoitises du Maroc tout proche. Tout cela est encore en pleine évolution. La géographie politique de l'Afrique est en train de prendre de nouvelles formes, non sans que les querelles du racisme, par des haines de blancs contre les noirs ou de noirs contre les blancs, ne viennent donner aux événements trop souvent un caractère plus ou moins tragique, à moins qu'il ne s'agisse tout simplement des vieilles haines de tribus à tribus qui font leur réapparition !

## III

### L'Afrique sera-t-elle chrétienne ?

En face de ces agitations, dont chaque jour la radio nous apporte les échos, la grande question qui se pose est bien celle à laquelle tente de répondre, dans *Ecclesia* de septembre, Mgr B. Gantin, archevêque de Cotonou.

Dans une étude d'une rare densité et d'une clarté magnifique, il rappelle qu'il fut déjà question il y a bien des siècles d'*Afrique chrétienne :* au temps de Tertullien, Cyprien, Augustin, mais en des régions africaines où, hélas ! actuellement l'extension du christianisme a le moins de chance de se produire. Il y eut aussi, au XVI[e] siècle, la conversion d'un roi du Congo, dont le fils devint évêque, mais « de ce royaume chrétien, plus rien ne subsistait un siècle après ». Où en est l'Afrique actuellement, du point de vue chrétien ? Sur 100 Africains, 11 à peine sont baptisés dans le catholicisme. L'Afrique entière ne totalise que 3,2 % de la population catholique du globe. De l'Ethiopie au Cap, on ne compte que 34 séminaires avec un total de 1500 séminaristes. Deux Universités catholiques seulement, l'une au Congo ex-belge, l'autre au Basutoland. Et pourtant, il reste que l'Afrique est actuellement l'aile marchante du catholicisme. En Urundi, par exemple, en 1959, les 170 prêtres voués au ministère ont baptisé 99.000 personnes, soit 570 par prêtre. Le nombre des catholiques, dans ce pays, a augmenté de 65.000 en un an, soit l'équivalent d'une paroisse de 1.250 âmes par semaine. Au Cameroun, un essor à peu près semblable s'est produit. En 10 ans, de 1949 à 1960, les effectifs scolaires des missions catholiques ont passé de 72.995 à 163.782, soit un accroissement de 9.000 élèves par an.

Mais les chiffres ne sont pas tout. L'essor quantitatif se double d'un essor qualitatif qui n'est pas moindre. L'Action catholique se développe avec une force remarquable. Au Dahomey, le premier Congrès de l'Action catholique, en décembre 1959, réunissait plus de 2.000 militants, « qui firent preuve d'une réelle maturité humaine et chrétienne ». La hiérarchie catholique locale se met en place à un rythme qui ne cesse de s'accélérer. Il n'y a pas encore cent ans que l'Afrique noire a connu ses premiers martyrs, et maintenant elle possède un cardinal, trois archevêques et de nombreux évêques autochtones ; ce sont là de magnifiques résultats !

Mais peut-on, pour cela, se reposer sur ses lauriers ? Arrivé à ce point de son brillant exposé, Mgr Gantin indique avec franchise les difficultés qui voilent l'avenir immédiat.

« ...Nous sommes en Afrique, a-t-il soin de dire, où le ciel, du beau fixe, peut soudain se brouiller et se déchaîner en violentes tornades. »

Les difficultés du début ont fait place à celles de l'âge mûr.

« Elles tiennent à la fois de la mentalité africaine, de la situation historique que l'Afrique est en train de vivre, du contexte international. »

— 1° *La mentalité africaine.* Il a fallu passer de la mentalité païenne, basée sur les coutumes du clan, à une mentalité chrétienne soucieuse de la dignité de la personne humaine. Il en résulte que beaucoup de nos jeunes chrétiens vivent « d'une double foi et d'une double morale ». Ils ont adopté le christianisme, sans oublier pour autant les coutumes du clan. Ils acceptent la morale chrétienne dans ses grandes lignes, mais pour ce qui touche à la conception de la personne humaine, qu'il s'agisse de l'enfant, de la femme, de l'ignorant, etc., ils en reviennent obstinément aux coutumes ancestrales.

« Ce christianisme bâtard risque de créer un style de vie qui fera obstacle à une vie chrétienne conforme à l'Evangile »

Voilà un premier point auquel, nous autres, Européens, ne songions pas, mais qui est d'une gravité évidente.

— 2° *La conjoncture historique actuelle.* Une véritable fièvre contagieuse d'indépendance travaille l'Afrique ; mais ce très légitime désir d'émancipation n'est pas sans dangers, du point de vue religieux. Ici encore, Mgr Gantin parle avec une admirable maîtrise. Donnons-lui donc la parole :

« Toutes ces préoccupations, écrit-il, créent chez beaucoup de chrétiens certaines attitudes qui manifestent *une primauté absolue accordée au politique* et une recherche souvent désordonnée du bien-être et du profit individuel. On sent un peu partout *une certaine politisation de la conscience chrétienne.* Le parti est érigé en oracle et ses mots d'ordre sont suivis, même s'ils sont en contradiction avec la morale chrétienne.

Il faut dire aussi que souvent les chrétiens sont assez peu préparés à la vie civique et politique. Ayant con-

quis souvent tout seuls, sans aucun soutien de la communauté chrétienne, le pouvoir politique, les leaders politiques chrétiens sont très chatouilleux sur leur autonomie par rapport à l'Eglise. Certains même prennent carrément leurs distances envers l'Eglise, grisés qu'ils sont par l'autorité subite dont ils sont investis. »

C'est ce qu'on a bien vu dans le cas de Lumumba au Congo, quand il n'a pas craint de s'en prendre aux missions catholiques, au moins une fois en passant, et avec une flagrante injustice.

Mais ce n'est pas seulement la politique qui agite l'Afrique nouvelle : il y a aussi de très gros problèmes économiques. Un appétit de confort individuel se fait jour, souvent édifié sur l'injustice : une nouvelle classe sociale est en train de naître, affichant une cupidité, un luxe, une insolence qui suscitent l'envie, la révolte même des petits fonctionnaires, des employés ou des cultivateurs. D'autre part, l'intensité des besoins a fait apparaître un peu partout le penchant aux « gouvernements forts », et pour y arriver on compte sur le parti unique, le syndicat unique, la jeunesse unique. Et cela n'est pas sans péril pour l'avenir.

— 3° *Le contexte international.* Enfin, tout ce qui se passe en Afrique entre dans le cadre des affrontements internationaux : luttes d'influence du bloc communiste et du bloc occidental surtout. Il est incontestable que le marxisme est à l'œuvre en Afrique noire. Sans doute les partis ouvertement communistes y sont rares, mais beaucoup de jeunes intellectuels, revenus d'Europe occidentale, se targuent d'idées marxistes, prétendent s'appuyer sur le marxisme pour liquider le « colonialisme » et ses séquelles. Les chrétiens eux-mêmes, trop peu au courant des doctrines de l'Eglise en matière sociale, « prêtent souvent une oreille complaisante aux théories marxistes. Des cellules communistes sont à l'œuvre qui suivent des cours par correspondance ». A vrai dire, les gouvernement africains sont assez peu enclins au communisme, dans la crainte très justifiée d'un joug encore plus lourd que celui du colonialisme. Mais ils veulent jouer de l'opposition entre l'est et l'ouest, ils préconisent un habile neutralisme, qui donne occasion à la Russie d'étendre, avec le réseau de ses ambassades auprès des nouveaux Etats, les mailles de son action sur le continent africain.

Mgr Gantin fait ici une observation de grande portée, au sujet du *laïcisme :*

« Il y a, écrit-il, surtout dans les pays africains d'expression française, une idéologie, sinon une attitude pratique de vie qui prépare, sans le vouloir, la voie au marxisme : *c'est le laïcisme.*

Ce n'est pas ici le moment de revenir sur la distinction entre laïcité et laïcisme. Quand, sous le couvert de la neutralité, on tend à asphyxier toute formation religieuse de l'homme, il faut avouer qu'il n'y a là autre chose que du sectarisme. Le laïcisme, éliminant en fait toute autorité religieuse sinon toute référence religieuse, enferme l'homme dans un matérialisme pratique ; et le marxisme aura pour tâche de lui en faire prendre conscience. Ce laïcisme-là est à l'œuvre plus profondément qu'on ne le croit dans beaucoup de régions d'Afrique noire. »

Enfin, Mgr Gantin signale rapidement la rivalité qui met partout aux prises en Afrique, l'Islam avec le christianisme. C'est une lutte de vitesse qui semble se dérouler entre eux, pour la prise de possession de l'âme africaine, alors que l'animisme païen est partout en rapide régression.

En définitive, s'il y a de grands espoirs pour le christianisme en ce moment, en Afrique noire, il y a aussi de grandes incertitudes et par suite de grands combats à livrer encore. Mgr Gantin est catégorique dans ses affirmations :

« L'Afrique, dit-il, sera chrétienne ou elle ne sera pas. Question de vie ou de mort ! »

En effet, il est impossible qu'elle ne sente pas l'insuffisance de ses croyances et de sa morale, dans le cadre païen. Mais si elle devenait communiste ce serait pour tomber dans un esclavage « pire que tous ceux qu'elle a connus jusqu'ici », qui consistera tristement « en l'aliénation totale de ce qui fait l'essentiel de l'homme, aliénation de sa volonté libre et refus de toute référence à Dieu : grave mutilation et donc destruction de l'homme. »

« Si l'on me permet un vœu pour finir, conclut l'éminent prélat, ce serait que toutes les bonnes volontés qui, actuellement dans le monde, sont au service de la Liberté, de la Paix, de la Vie, de la Justice et de l'Amour, veuillent nous prêter un généreux et inlassable concours, pour que les responsables de tout genre de l'Afrique d'aujourd'hui, la fassent ou la rendent fidèle et conforme à son destin et à sa vocation, le destin spiritualiste et la vocation chrétienne. »

## IV

### Les grands royaumes noirs du passé

Ce continent africain dont l'intérêt ne cesse de grandir à nos yeux, fut longtemps assez mal connu. Dans *Sciences et Avenir* d'août 1960, Charles Antoine fait revivre une part de son passé, dans un article qu'il intitule : « *Au temps des grands Royaumes noirs : l'Afrique a-t-elle eu un brillant passé ?* »

Il commence par rappeler que, si l'Afrique a été la dernière à s'ouvrir à la curiosité européenne, elle ne vient pas cependant de se réveiller d'une torpeur multimillénaire. Elle a connu jadis de grands empires. Elle a eu une civilisation à elle ; et l'on n'a pas attendu le XIX[e] siècle, pour en connaître quelque chose. L'Afrique est peut-être le monde le plus anciennement habité et peuplé. C'est un monde usé plutôt qu'un monde neuf. Ce fut, toutefois, un monde relativement fermé, qui aima peu la mer, ne s'y aventura jamais volontiers et resta isolé et méfiant. D'autre part, en Afrique, les empires ont souvent poussé comme des champignons et disparu comme eux. Extension foudroyante et fragilité, telles sont leurs caractéristiques communes. Ce qui contribua à éloigner, pour ainsi dire l'Afrique de l'Europe, ce fut l'assèchement du Sahara. Au temps, où il était vert, la séparation était moindre avec le reste du monde. Cela dit, l'auteur donne les noms des principaux empires africains du passé.

— 1° *L'empire du Ghana.* Ce fut d'abord le nom du souverain puis celui de sa capitale. Les écrivains arabes du X[e] siècle en parlent comme d'une ville ancienne, marché important à la limite nord des Noirs. Il est possible que Koumbi-Saley, à environ 300 km au nord de Bamako, en soit le site. On y a retrouvé des tombeaux nombreux, des

vestiges d'avenues, des ruines d'édifices maçonnés. Le Ghana devait en partie sa fortune à ses échanges transsahariens, et cela remontait, disait-on, au IVe siècle. Ses habitants se nommaient Soninké ou Sarakollé, ce qui veut dire « hommes blancs ». Ils prétendaient venir d'un croisement avec les Berbères et leurs premiers rois auraient été des blancs. Les mines d'or du haut Niger et du haut Sénégal étaient alors d'une richesse inouïe. L'écrivain arabe El Bekri a laissé une description de la ville de Ghana, qui possédait encore au XIe siècle le monopole de l'or. Vers la fin du XIe s., un chef religieux, venu de Ghana, entreprend la conquête du pays, remonte ensuite vers le nord, soumet le Maroc, entre en Espagne, et fonde un empire qui va du Niger à l'Ebre. C'est l'empire des *Almoravides,* que notre article appelle *Almoracides,* et qui sera détruit vers 1130 par celui des *Almohades.* Empire-champignon par excellence ! La domination de l'Islam en ces régions remonte à cette époque.

— 2° *L'empire du Mali* ou *empire mandingue.* Cette fois le centre est la province du Mandé, sur le cours supérieur du Niger. Les souverains s'affirment, à partir de 1235, comme les maîtres du Sahel et des pays de l'or. C'est la dynastie des Keyta, dont l'apogée se situe au XIVe siècle sous le grand Gongo Moussa, qui règne sur cet empire.

— 3° *L'empire Sonrhaï.* Il s'agit ici d'un empire rival, attesté dès le Xe siècle, qui est d'abord concurrent du Ghana, puis vassal du Mali, et enfin se libère de cette vassalité, au XVe siècle, à partir de 1465. La capitale en est Gao, sur le Niger. Une véritable étiquette règne à la cour de Gao. En 1495, l'empereur Mamadou Touré fait le pèlerinage de La Mecque et y consacre 300.000 pièces d'or aux aumônes et fondations pieuses. Cette richesse fabuleuse excite des envies. Les sultans du Maroc lancent des expéditions en 1543 ou 1544, puis en 1585, enfin en 1590-1591. Leurs soldats, puissamment armés, sont des mercenaires *espagnols.* La bataille décisive se livre sur le Niger, le 12 mars 1591. Les assaillants sont vainqueurs. C'est la ruine de l'empire sonrhaï.

Mais tout cela se passe loin des côtes. Voyons donc ce que l'on sait des autres points de l'Afrique.

Sur les côtes orientales, les navigateurs arabes n'ont pas cherché à conquérir, mais à commercer. Ils établissent des comptoirs bien défendus et prospères. Le nom de Zanzibar — exactement Zendj-Bar — signifie « Côte des esclaves » et indique une part du genre de commerce arabe.

Sur les côtes occidentales, il faut attendre les expéditions des Portugais, au XVe siècle, pour connaître l'Afrique. En 1486, ils arrivent au Bénin — peut-être dès 1484 — et ils en admirent la richesse, bien déchue aujourd'hui. Ils connaissent aussi le Mali et s'émerveillent du cérémonial en usage à la cour. Le Bénin est le siège alors de la civilisation noire la plus parfaite qui ait existé, sous les Yorubas, qui venaient peut-être d'Egypte et étaient des métis de race blanche.

Après les Portugais, les Hollandais, grands navigateurs à leur tour, sont dans l'étonnement en face du « grand Bénin », dont la capitale, selon eux, avait 5 lieues de tour.

Ce fut aux XVIe et XVIIe siècles que la civilisation urbaine noire, en ces régions, connut son plus bel éclat. Les artisans et artistes du Bénin étaient passés maîtres dans le travail du bronze. Les œuvres de ces artistes parurent si extraordinaires qu'on assura d'abord qu'elles n'avaient pu être faites qu'en Europe ou dans l'Inde. Et cependant elles étaient purement africaines. La civilisation yoruba s'épanouit sur le Bas-Niger, car jamais les grands empires indiqués plus haut ne vinrent jusque-là. Nous avons peine à nous figurer le degré de perfection des œuvres d'art de cette civilisation yoruba.

« La ville d'Ifé, la grande métropole religieuse de ce peuple, véritable ville sainte et, selon l'expression de Denis-Pierre de Pédrals, « la Rome, la Thèbes et la Sion du monde noir », a révélé, dès les premières fouilles, des pièces d'une valeur artistique telle qu'elle hausse cette civilisation au rang des plus éclatantes. Ce sont des bronzes moulés aux parois d'une finesse extrême, des vases de pierre vitrifiée, des coupes de cristal, enfin des bustes de terre cuite... On se demande comment il a pu se faire que des œuvres pareilles, que des civilisations pareilles n'aient pas connu un retentissement plus grand. Au XIXe siècle, par exemple, Ifé était pratiquement ignorée des Européens. »

L'Afrique a donc connu des floraisons magnifiques suivies de décadences surprenantes. Qu'est-il arrivé aux royaumes du Congo, au Monomotapa du Zambèse, que les Portugais trouvèrent expirant ? On ne sait. Car au début, les découvertes des Portugais furent tenues plus ou moins secrètes.

Mais ce qui a fait le plus de mal à toutes ces régions noires c'est *la traite des nègres.* Commencée par les Arabes dès le Moyen Age et poursuivie par les négriers européens, elle a littéralement pompé la sève africaine. Les potentats que nos colonnes conquérantes ont rencontrés, affrontés et abattus, étaient, comme Samory, des chasseurs d'esclaves, dont les razzias n'avaient plus rien à voir avec l'antique civilisation noire. Quand nous sommes allés au Dahomey, en 1894, c'était le commerce des esclaves qui en faisait la principale ressource. C'est de ce passé récent si cruel que la colonisation a fait sortir l'Afrique et mis ses peuples sur la route de l'indépendance.

## V

### Stonehenge

Voici un nom qui n'est pas très connu du grand public. Il intéresse, par contre, au plus haut point les spécialistes de la Préhistoire. C'est Geoffrey Bibby, traduit en français par Denise Meunier, qui traite de ce sujet dans *Historia,* n° 166. Et une note préliminaire nous assure que « les Pyramides et Stonehenge sont, aux yeux de nombreux archéologues, les deux monuments les plus importants de l'histoire du monde ».

Où se trouve donc Stonehenge ? Au comté de Wilts, en Angleterre, non loin de Salisbury, c'est-à-dire au nord-ouest de l'île de Wight.

Dans son dernier ouvrage, *La Préhistoire et ses Problèmes* (Paris, Fayard, 1958), le R. P. Bergougnioux, à propos du « culte solaire » à l'époque mégalithique écrit :

« La plus impressionnante réalisation de ce culte est le monument de Stonehenge... Au milieu d'une vaste

plaine, sept cercles concentriques entourent une large pierre posée à plat et qui ne peut avoir été qu'un autel de sacrifices. On trouve successivement un fer à cheval de pierres levées, un second fer à cheval de « trilithes » (deux pierres levées supportant une troisième en entablement) ; un cercle de pierres levées bleues, un cercle de blocs monumentaux formant un véritable portique, deux cercles de trous et de fosses, un cercle irrégulier de pierres affleurant le sol, un talus à peine indiqué. A l'extérieur, existait un fossé, aujourd'hui à peu près comblé » (p. 344).

Or, il y a bien longtemps que les savants anglais se sont occupés de ce monument. Déjà, sous le roi Jacques I$^{er}$ et par son ordre, son architecte, Inigo Jones, vint examiner cet ensemble. Il fut frappé de respect devant ces 100 à 150 blocs dont un certain nombre étaient d'une hauteur étonnante, — plus de 4 m. 50. — La conclusion de Jones fut qu'il s'agissait d'un « temple romain en ruines ». En quoi il se trompait sûrement. Il fut, du reste, le dernier homme à voir cet ensemble dans sa forme originelle, car se sont produits, depuis lors, plusieurs écroulements. Toujours au XVII$^{e}$ siècle, John Aubrey, dans un rapport fait à Charles II, concluait qu'il y avait là un monument druidique. Comme on ne savait que peu de chose des druides, on n'avait que plus de liberté pour leur attribuer tout ce qu'on voulait. Au XVIII$^{e}$ siècle, William Stukeley, dont les relevés de Stonehenge sont les premiers plans exacts que l'on en possède, acceptait encore les conclusions de John Aubrey. La « druidomanie » devint, un temps, une véritable obsession, chez les archéologues. Pendant la période romantique, du début du XIX$^{e}$ siècle, la vénération des druides ne fit que grandir encore. Mais alors, le monument de Stonehenge fut considéré comme un observatoire dont les druides se servaient pour étudier le soleil et les cieux.

On fit remarquer que l'alignement des monolithes comporte un axe, qui à l'aube du solstice d'été, passe par un monolithe isolé, appelé « *Hele Stone* » — « la Pierre du Talon » — et indique le point du lever du soleil. A vrai dire, actuellement, il y a un léger décalage dans cette ligne et cela a servi à dater le monument. L'axe de la terre, en effet, a un léger balancement dont le résultat est de déplacer peu à peu le point où le soleil se lève au solstice d'été, et les astronomes peuvent ainsi mesurer le déplacement en années. En 1901, sir Norman Lockyer, astronome royal, mesura avec précision l'alignement entre le centre de l'autel du monument et le centre de la « Pierre du Talon », puis il calcula la date à laquelle cet alignement correspondait exactement au lever du soleil, au moment du solstice d'été. Ses calculs lui donnèrent une date située « entre 1900 et 1500 » avant Jésus-Christ. Or, la première allusion à l'existence des druides ne les place que mille ans plus tard. Plus près de nous, en 1950, on a fait un examen au carbone 14 sur un fragment de charbon de bois trouvé dans l'un des trous des pierres. Cet examen a donné la date de 1847 av. J.-C., avec une marge d'erreur de 275 ans en plus ou en moins.

Tout au début du XX$^{e}$ siècle, des fouilles systématiques ont été entreprises à Stonehenge, par Crowland. A des profondeurs variant entre 60 et 120 cm., il trouva 61 haches et marteaux de silex, 17 haches et marteaux de grès, pesant de 1 à 6 livres, 8 massues de grès allant de 36 à 64 livres. Pourtant, comme on découvrit aussi une minuscule tache verte, qui se révéla être de l'oxyde de cuivre, on fut contraint d'admettre que les constructeurs de Stonehenge connaissaient déjà les métaux. On ne pouvait donc reculer cet ensemble jusqu'à l'ère néolithique.

Le grand problème qu'on aborda alors fut le suivant : comment a-t-on transporté tant d'énormes pierres, d'autant plus qu'une partie d'entre elles — les « pierres bleues » — viennent sûrement du Pembrokeshire, c'est-à-dire d'une distance, à vol d'oiseau, de 225 km ? Mais on n'avait pas fini de s'étonner. Les fouilles les plus récentes, de 1950 à 1954, sous la direction du préhistorien anglais Stuart Piggott, qui fait autorité en la matière, ont amené aux conclusions que voici :

Il y eut *trois phases* distinctes dans la construction. Au début, c'est-à-dire autour de 1850 av. J.-C., — à l'époque d'Isaac, fils d'Abraham, — les mystérieux bâtisseurs du temple solaire de Stonehenge avaient établi un double anneau de monolithes, qui correspondaient, deux par deux, d'un cercle à l'autre, de manière à former 40 paires et comme ces pierres étaient à 1 m. 50 les unes des autres, on suppose qu'elles portaient, à chaque paire, un entablement ou linteau transversal. — Dans un second temps, ce cercle de 40 trilithes fut démoli et remplacé par un seul rang serré de monolithes, 60 au moins. — Plus tard, et ce fut la troisième phase, l'anneau actuel de 30 pierres bleues environ et le fer à cheval de 15 furent érigés en même temps que l'énorme cercle de blocs formant portique.

Mais le plus sensationnel, dans ces fouilles, c'est ce qui survint un soir de mai 1953. Au soleil couchant, sur un monolithe énorme, un des chercheurs aperçut, visible seulement à cette heure-là, par le jeu des ombres, un certain nombre de marques régulières sur le roc. On constata que c'était quelque chose de similaire à ce qu'on relève sur les tombes mégalithiques d'Irlande et de Bretagne, ainsi que sur les affleurements rocheux de Norvège et de Suède. Cela représentait des haches et un poignard, et suffisait ainsi à dater la dernière phase de Stonehenge de l'âge de bronze.

Mais le poignard ouvrait des horizons étonnants : inconnu en effet en Angleterre, il répondait au type courant en Grèce mycénienne, vers 1500 av. J.-C. Donc des Grecs mycéniens étaient présents lors de l'érection de Stonehenge ! Et cette conclusion était d'autant plus logique que le procédé de taille des monolithes de grès, à Stonehenge, est celui qui était employé par les Egyptiens pour leurs obélisques de granit : « un martelage avec des massues ». Y aurait-il eu un architecte venu de la Méditerranée, à Stonehenge ? Cette constatation s'encadrerait fort bien dans ce que nous savons des routes suivies par les constructeurs mégalithiques, propagateurs zélés du « culte solaire » venant d'Orient. Ces constructeurs sont ceux qui nous ont laissé toute une armée éparse de dolmens, de menhirs, de cromlechs, etc. Or les premiers hommes appliquaient la religion aux multiples conjonctures de la chasse, qui était leur seul moyen d'exis-

tence ; mais avec l'ère néolithique avait commencé l'agriculture, et par conséquent une tendance au culte solaire, en tant que le soleil est la source de tout ce que l'agriculteur désire. Les propagateurs du mégalithisme auraient apporté cette religion d'Orient en Occident. Parlant de tout cela, dans son récent ouvrage : *L'Homme avant l'écriture,* André Varagnac s'exprime en ces termes (p. 407) :

« C'est tout un monde spirituel, — et d'une telle élévation, — que les prédicateurs du mégalithisme ont apporté d'Orient en Occident. Nous en sommes encore les héritiers, lointains mais directs. Si le christianisme s'est répandu en quelques siècles jusqu'aux dernières îles du monde celtique, s'il a trouvé, dans cet extrême Occident, les zélateurs les plus fervents de son orthodoxie, c'est que, trois millénaires plus tôt, ces populations de paysans et de marins avaient construit les monuments dolméniques, pour exalter une première conception de la sauvegarde par la pureté, — cette hantise future de notre Moyen Age... »

Il n'y a pas de doute que des monuments tels que celui de Stonehenge, ou ceux de Carnac en Bretagne, donnent beaucoup à penser sur le sens religieux de nos lointains ancêtres. Leurs « cathédrales » n'étaient pas moins étonnantes que les nôtres et pour les construire il leur fallait un enthousiasme, une discipline, une vie religieuse collective du même ordre que ce que notre Moyen Age devait connaître, 3000 ans plus tard.

## VI

### L'astronomie par radar

Ce que nous venons de dire de la religion mégalithique nous fait voir qu'une certaine astronomie y entrait pour une large part à l'origine. Bâtir un autel aligné sur une pierre colossale indiquant au solstice d'été le point où devait apparaître le le soleil à son lever, voilà une recherche bien extraordinaire. De nos jours, l'astronomie n'est pas moins à l'ordre du jour, mais elle travaille avec des méthodes bien différentes. Dans le n° d'août 1960 de *Scientific American,* R. Eshleman et Allen M. Peterson, nous entretiennent de ce qu'ils appellent « *L'Astronomie par radar* ». Et ils expliquent tout de suite ce dont il s'agit, dans la note suivante :

« En contraste avec la radio-astronomie qui travaille sur les signaux qui sont émis par les objets dans l'espace, cette discipline nouvelle étudie le système solaire *avec les échos des signaux envoyés de la terre.* »

La première chose à remarquer dans cette sorte de définition, c'est la relative étroitesse du champ d'observation de la « Radar-Astronomie ». Il n'y est pas question de tout le système stellaire, mais seulement du système solaire. Et pourquoi ? Parce que si nos télescopes — nous le dirons dans un instant — sont en passe d'atteindre les dernières limites de l'univers des galaxies, et si la radio-astronomie ne lui cède en rien quant à son extension dans l'espace, la Radar-Astronomie, qui ne travaille que sur des « échos » de nos coups de radar, ne va pas plus loin que le système solaire. Et encore en est-elle à ses tout premiers pas dans ce domaine même. Il n'existe pas encore de moyens de lancer des coups de radar pour contacter même la plus proche des étoiles. Et même si nous les avions, il serait décourageant d'attendre le retour de ces appels. L'étoile la plus proche se trouvant à 4 ans et 3 mois d'années-lumière, il faudrait 8 ans et 6 mois, pour avoir le moindre écho, si toutefois on admet pour le radar la vitesse de la lumière !

Mais dans le système solaire, il est exact qu'il y a déjà des résultats obtenus. On a d'abord pris contact avec la lune, comme notre plus proche voisine, mais on l'a fait tant de fois et avec tant de précision qu'on a pu dresser une carte de la lune, en tant que touchée par le radar. Toute une technique a été édifiée pour interpréter les « échos » revenant de la lune. Ils ne sont pas tous identiques. On a pu, à leur aide, mesurer la densité en électrons des zones ionisées de la haute atmosphère terrestre. De même il a été possible de mesurer la densité des gaz interplanétaires, car ces gaz ralentissent davantage les grandes ondes que les ondes courtes et, en émettant simultanément des ondes courtes et de grandes ondes, on a obtenu des différences qui ont permis de calculer la densité des gaz traversés.

Après la lune on a obtenu des échos par radar de Mars, de Vénus, du Soleil enfin. L'analyse des échos obtenus est chose très délicate. En effet, ils reviennent noyés dans des bruits spatiaux énormes. On ne peut les distinguer qu'en percevant, à l'aide d'instruments appelés « compteurs électroniques », les échos de radar par le rythme qui leur était donné à l'émission. Autrement dit : on émettait en code, et dans le bruit global, revenant des espaces, on pouvait discerner le « code » de l'émission-radar.

Mais pour utiliser les renseignements contenus dans les échos-radar, il a été nécessaire de savoir comment les pulsations de radar sont reçues par les objets qu'elles atteignent, c'est-à-dire comment elles sont réfractées, réfléchies, retardées, polarisées, dispersées, selon les cas, par ces objets, ce qui permet de savoir ce qu'est la nature de ces corps célestes.

Le plus intéressant jusqu'ici dans l'astronomie par radar, c'est le calcul beaucoup plus juste des distances interplanétaires. Par exemple, les études par radar de Vénus ont déjà considérablement précisé les calculs de ce qu'on appelle « l'unité astronomique » des distances, à savoir la moyenne de la distance de la terre au soleil. Les progrès ultérieurs de l'astronomie par radar permettront de construire des cartes des planètes avec autant de détail que nous faisons déjà de la lune. On espère que le radar traversera les nuages qui nous cachent Vénus ou Jupiter, aussi facilement que les nuages de l'atmosphère terrestre. Il doit aussi servir à faire connaissance avec la partie non éclairée de Mercure.

Pour donner une idée de la puissance des émissions de radar, par comparaison avec les émissions électromagnétiques venant des étoiles, par les rayons cosmiques, il faut dire que le bruit le plus intense venant de la Constellation du Cygne, probablement de deux galaxies en collision, peut être représenté en watts, par le nombre 1 suivi de 36 zéros, soit $10^{36}$, tandis que les émetteurs de radar les plus puissants ne dépassent pas 1 suivi de 7 zéros, soit

$10^7$. Les 29 zéros de différence représentent des trillions de trillions de millions !

Il n'empêche que la radar-astronomie, dans les étroites limites du système solaire, est un précieux instrument qui s'ajoute à l'astronomie par télescope, à l'astronomie par radio, à l'astronomie par fusées, etc... « Le silence de ces espaces infinis m'effraie » disait Pascal avec mélancolie. Ce silence est en train d'être percé, et même perçu ! Mais nous sommes loin d'avoir une idée, même approximative, de tout ce que contient l'immense univers.

## VII

### Des mondes à six milliards d'années-lumière

Immense univers en effet ! Parmi les nouvelles scientifiques données au même numéro de *Scientific American*, sous la rubrique « *Science and Citizen* »; nous relevons la suivante.

Avec l'aide du télescope de 200 pouces, du mont Palomar, Rudolph Minkowski a photographié une tache de lumière qui paraît être à une distance de 6 milliards d'années-lumière, et par conséquent se trouve être de beaucoup l'objet céleste le plus éloigné qui ait été photographié jusqu'ici. On ignore s'il s'agit d'une galaxie simple ou de deux galaxies en collision. Cet objet présente au spectre une déviation vers le rouge qui correspond à une fuite par rapport à la terre de 144.000 km à la seconde, soit presque la moitié de la vitesse de la lumière. Si l'on admet la théorie de « l'univers en expansion », dont le chanoine Lemaître s'était fait le champion, il y a 30 ans, l'univers serait le résultat d'une explosion de l' « atome primitif » qui se produisit entre 6 et 12 milliards d'années avant nous. Ainsi la tache lumineuse photographiée par Minkowski aurait pu avoir été émise « au commencement du temps » !

Nous toucherions ainsi au bout du monde. Mais tout cela n'est pas très sûr.

## VIII

### Le « Kwashiorkor »

Dans *Science et Vie* de septembre 1960, Victor Lenoir nous parle d' « une menace qui pèse sur la moitié du monde », et il appelle cela aussi « une maladie encore inconnue de la plupart des médecins ». Son article a pour titre : *Le « Kwashiorkor » tue plus que le cancer.*

Il est de fait que le nom seul de cette maladie est effrayant, tant il est difficile à prononcer et à introduire dans la mémoire. Et pourtant, quand on nous a dit de quoi il s'agit, on est stupéfait qu'on n'y ait pas songé plus tôt. Cette maladie n'a été découverte qu'en 1935, cependant il y a plus longtemps que cela que l'on sait que des millions d'êtres humains ne mangent pas à leur faim. Or, cette maladie vient de là :

> « C'est, en effet, une maladie dite de carence : carence en protéines d'abord, carence des hommes, surtout, car elle est engendrée par l'ignorance autant que par la misère : en Chine, en Inde et ailleurs, des millions d'êtres humains meurent parce qu'ils ne peuvent pas — ou ne savent pas — se nourrir. »

Le kwashiorkor est de toutes les maladies de la nutrition la plus répandue et la plus grave. Comme cause de mortalité, il vient immédiatement après le paludisme et il précède de beaucoup le cancer. Si on a mis tant de temps à le découvrir, c'est qu'on attribuait les maladies à des *agents* particuliers, microbes ou virus, et qu'on ne pensait pas aux *manques* ou *déficiences*. Le jour où l'on a découvert les vitamines et constaté qu'on pouvait mourir par *manque* de vitamines, une révolution s'est produite dans la recherche médicale. Mais il n'y a pas que le manque de vitamines qui peut tuer. Dès 1926, les médecins français Kérandel et Nermet décrivaient en Indochine une maladie qui n'était imputable ni à une carence de vitamines, comme le béribéri, ni à aucun parasite tropical connu. En Afrique Trowell et Proctor retrouvaient la même maladie et la distinguaient à leur tour de la pellagre. Mais ce fut le docteur Cicely Williams qui donna à cette maladie, en 1935, le nom de *Kwashiorkor* — un mot du dialecte bantou, qui signifie « enfant rouge ». Et il constata le premier que la cause de cette maladie était le manque de protéines, et surtout de *lait*.

Dans cette maladie, l'enfant au moment du sevrage se gonfle d'œdèmes, ses cheveux deviennent secs et rougeâtres, il maigrit, il s'anémie et meurt. Pendant des années, on les traita par la vitamine PP, qui agit contre les lésions de la peau, dans la pellagre. Mais les enfants n'en mouraient pas moins et presque plus vite que sans ce remède. On procéda alors à l'examen attentif des cadavres et l'on fit d'utiles constatations : foie énorme, infiltré de graisse, pancréas atrophié à l'extrême ainsi que toutes les glandes digestives, les muscles fondus, les protéines et surtout l'albumine du sang au plus bas. Enfin, faute d'enzymes indispensables à la digestion des aliments, l'enfant fondait à vue d'œil sans digérer ce qu'il mangeait.

Les médecins, damant le pion aux sorciers et guérisseurs impuissants, ordonnèrent des beafstaeks et du lait, simplement. En quelques semaines, les enfants guérissaient. Mais rendus à leur famille et revenant à leurs mauvaises habitudes alimentaires, ils rechutaient, ce qui fournissait une preuve de plus qu'il s'agissait bien de l'absence de protéines dans l'alimentation, aboutissant, à l'âge adulte, soit à la cirrhose « nutritionnelle » du foie, soit au cancer.

Or, d'après les plus récentes études, dans les pays sous-développés, 90 % des adultes sont atteints plus ou moins gravement des mêmes désordres. Et il ne s'agit pas seulement ici de la pénurie et de la pauvreté, mais aussi de l'ignorance des bases d'une saine alimentation, voire même de la superstition interdisant de consommer la chair animale. Au surplus, il n'y a pas que la viande qui contienne des protéines. Par exemple, le riz, le soja, les haricots sont des légumes riches en acides aminés essentiels. Pour la médecine s'ouvre donc un champ d'investigations d'une portée incalculable. Et la politique internationale aura aussi à intervenir. On parle souvent de secours aux pays sous-développés. On commence à savoir ce qu'il faut leur fournir : des protéines.

Mais il est possible aussi que dans nos pays à nous la quantité de protéines absorbées soit excessive et qu'il y ait des maladies découlant de l'abus

des aliments protéinés. Le besoin vital en protéines d'un enfant d'un an est de 1 gr. 50 par jour et par kilogramme de poids. Or, un enfant européen ou américain absorbe facilement trois ou quatre fois ce minimum de protéines. On admettait jusqu'ici que l'excès de protéines est éliminé automatiquement au jour le jour; on se demande actuellement si cet excès n'est pas nuisible, par le travail qu'il impose au foie et au rein. D'autre part, toutes les protéines ne sont pas égales. Il y a toute une gamme dans leur plus ou moins grande utilité. Aux économistes de dire aux agronomes quelles sont les protéines les plus nécessaires ou les plus profitables à l'organisme.

Conclusion de l'article :

« La compréhension de cette maladie immense et mal connue qu'est le Kwashiorkor permettrait d'abord de sauver des centaines de milliers de vies humaines. Elle permettrait ensuite d'élucider quelques-uns des problèmes majeurs de la biologie. »

Espérons toutefois qu'on trouvera pour cette maladie un nom moins barbare !

## IX

### Visites pastorales au XVII^e^ siècle

Il est assez probable sinon sûr que ces maladies de carence ont fait jadis des ravages dans nos pays actuellement très peuplés. C'est l'une des conclusions que l'on peut tirer, en effet, du très curieux article de M^me^ M. L. Rostagnat, dans *Cahiers d'Histoire*, n° 3 de 1960, sous le titre : *Les Visites pastorales de Mgr Camille de Neufville, dans le diocèse de Lyon, au XVII^e^ siècle.*

Camille de Neufville de Villeroy fut archevêque de Lyon, après le cardinal Alphonse de Richelieu, frère aîné du célèbre ministre de Louis XIII. Il fut un évêque résidentiel très assidu, autoritaire, « moins commandant que roi de ces provinces qu'il ne quittait presque jamais » dit St-Simon. De ses visites pastorales, il reste trois gros volumes manuscrits, datés de 1654 à 1662. Le texte semble avoir été dicté sur place par le prélat à son secrétaire, Claude Basset.

Dès les premières lignes l'archevêque dit son impatience de remplir son devoir de visite dans tout son diocèse. Sacré le 29 juin 1654, il partira dès le 30 juillet suivant. Et ce n'était pas une petite affaire, à cette date. Le diocèse est immense car il va de Firminy au sud-ouest jusqu'à Morez au nord-est, et d'Ambierle à l'ouest à Morestel à l'est. Le prélat veut visiter les moindres hameaux de montagne. Les moyens de transport sont rudimentaires. Le nombre des paroisses est imprécis : environ 700, réparties en 18 archiprêtrés. Cet ensemble complexe, personne alors ne le connaissait à fond. Les visites pastorales de Mgr de Marquemont, en 1614, avaient révélé une situation lamentable matérielle et spirituelle, due à la fois à la négligence des pasteurs catholiques et aux récentes guerres de religion. Mgr de Neufville décide de commencer ses visites par la partie la plus déshéritée de son diocèse, c'est-à-dire le Dauphiné. Les procès-verbaux de cette visite sont effarants ! Le pays est pauvre, mal cultivé, les paroisses sont misérables. Les églises sont délabrées: voûtes effondrées, laissant passer la pluie, sol dépavé, clochers démolis, autels ne tenant pas debout, cimetières ouverts aux bêtes, presbytères inhabitables, matériel du culte en guenilles.

A Jeanneyriat :

« Il n'y a point de maison curiale et le curé plaide contre la communauté pour en avoir une. Il est vray qu'il ne presse pas, à cause de la misère de ses paroissiens ruinez par les gens de guerre. »

A Soleizin (sans doute Soleize d'aujourd'hui) :

« Nous avons appris que tous les titres avaient été perdus pendant les guerres des huguenots, surtout du temps du baron des Adrets, fameux lieutenant des huguenots. »

Notre article cite ensuite des paroisses que l'on ne retrouve pas dans la liste des paroisses actuelles de Grenoble : Quirin ou Quirieu, Marignieu, par exemple. L'archevêque apprend que les habitants ne sont pas mauvais chrétiens. Plusieurs curés notent avec satisfaction qu'il n'y a dans leurs paroisses « ny sorciers, ny concubinaires manifestes, ni hérétiques ». A St-Symphorien d'Ozon :

« nous avons vu, dit le prélat, le Saint-Sacrement reposant dans un soleil d'étain, dont ayant demandé la cause, le curé nous a dit qu'on avait accoutumé de le tenir ainsi, pour donner la bénédiction à l'issue de la grand-messe tous les dimanches et les paroissiens disent que depuis qu'on observe cette coutume ils n'ont souffert aucune grêle... »

A Chavagnieu (que je ne trouve pas non plus dans la liste actuelle des paroisses), l'archevêque demande aux habitants s'ils ont à se plaindre de leur curé. Ils répondent qu'il prend trop cher pour les mariages et ne dit jamais la messe en semaine ; le curé se plaint de son côté qu'ils travaillent le dimanche. L'évêque donne ses avis aux uns et aux autres. Tous promettent d'obéir. Il semble qu'il y ait, dans le clergé d'alors, « une carence intellectuelle, morale et spirituelle ». Il est vrai que la pauvreté est grande. Nous sommes, d'autre part, avant l'institution des séminaires. Mais on trouve peu d'excuses au manque de propreté et d'entretien des ciboires, des fonts baptismaux, des saintes huiles, et moins encore à certaine brutalité :

Ainsi, à Jonage, les notables du village

« se sont présentés, se plaignant, tant en leur nom que de la communauté, contre ledit Médard, de ce qu'il prend excessivement pour les enterrements et les mariages, au préjudice des règlements et statuts du diocèse, et encore de ce que ledit curé, ayant quelque différend contre le nommé Jean Courjon, ils en vinrent aux mains dans la maison curiale et se blessèrent réciproquement. »

A Brangues (le pays de Claudel), les habitants n'ont rien à dire contre leur curé, qui a plus de 80 ans, sinon qu'il est

« si caduc de corps et si imbécile d'esprit qu'il n'est pas possible qu'il s'acquitte comme il faut de ses fonctions curiales, ny mesme qu'il dise la messe, perdant à tout moment la connaissance de ce qu'il fait, ...veu qu'il quitte parfois la messe au milieu ou la recommence après qu'il l'a dite, oublie de mettre du vin dans le calice, ne peut entendre les confessions et fait cent choses semblables. »

Enfin, le dernier jour de cette visite est marqué par la troublante constatation de cinq paroisses

affligées de prêtres indignes et scandaleux. L'archevêque prescrit cependant les mesures qui s'imposent. Et un mois plus tard, il reprend sa visite, cette fois, dans les Dombes, où la situation est à peine meilleure qu'en Dauphiné. Nous le voyons à Trévoux où il se heurte à des résistances des chanoines de la collégiale. Ailleurs (Montceau, St-Didier-de-Chalaronne), querelle entre le curé et un noble paroissien qui lui a « volé sa vigne ». A St-Trivier-en-Dombes, le curé ne réside pas. Les habitants s'en plaignent. Le curé — nommé Tavernier — répond que l'air lui est mauvais, qu'il est en danger de mort, chaque fois qu'il veut résider, et que les médecins en donnent l'attestation. On ne nous dit pas ce que décida l'archevêque. A Juis (absent aussi dans la liste des paroisses actuelles de Belley) le curé paie un vicaire 150 livres pour tenir la paroisse à sa place, mais ce vicaire — maître Jean Delmas — ne dit pas de vêpres et « prend parfois trop de vin et se met dans un état qui le rend incapable de conférer les sacrements ».

Passons rapidement à St-Claude où florissent les confréries, dans lesquelles, quand on a été reçu la coutume est d'aller au cabaret, en signe de « joye et de reconnaissance ». Mais arrêtons-nous à Birieux :

« Nous avons receu des habitants diverses plaintes contre ledit curé : 1° de ce qu'il ne se trouve en sa paroisse que les jours de dimanche sans qu'on puisse le trouver au besoin, refusant mesme de se transporter sur les lieux pour le deu de sa charge le plus souvent ; — 2° qu'il va ordinairement vestu de gris avec le fusil à l'espaule pour chasser où il s'occupe sans cesse ; 3° que depuis huit jours, il a battu Jean Bragio, âgé de 17 ans sans sujet, en sorte que ledit Bragio a demeuré deux jours sans pouvoir travailler ; — 4° qu'il a coupé la queue à une vache qui estoit entrée en son jardin. »

Plaintes très vives aussi contre le curé à Lantenay, car il laisse mourir les gens sans confession, — à Bâgé-la-Ville, contre les « extortions, rudesses et pratiques » du vicaire, tout cela exposé en 12 pages. Ce vicaire, en effet, paie un autre vicaire pour faire son service, n'entretient pas la lampe du Saint-Sacrement, et fait de l'église une volière pour ses pigeons, qui donnent des distractions aux paroissiens pendant les offices et même salissent leurs habits ou remplissent les bénitiers de leurs ordures. L'archevêque a bien raison de recommander au vicaire « de vivre plus doucement et plus modérément avec ses paroissiens et de satisfaire exactement à ce qu'il doit à son employ ».

Et nous ne pouvons tout citer en ce résumé ! Une autre fois, l'archevêque fait la visite en Beaujolais. C'est un pays riche, où il est reçu en triomphe, mais où il est obligé de constater bien des négligences : mauvais état des églises, irrévérences, absence d'ornements, prêtres sans lettres de prêtrise, procès entre eux et les paroissiens.

Mais la scène change du tout au tout, quand Mgr de Neufville fait la visite dans le Forez, en février 1658. Là il trouve un pays aux solides traditions chrétiennes. Les églises sont riches et belles, bien tenues, parfois brillamment ornées. Il en est ainsi à Roanne, à Montbrison, à St-Chamond, à Tarare, à St-Galmier, à St-Bonnet-le-Château. Dans cette dernière paroisse qui ne compte que 1500 communiants, on signale :

« les confréries de Saint-Sacrement de St-Jacques pour les bouchers, de St-Luc pour les tailleurs, du Rosaire, de Ste-Anne, de la Nativité de N.-D. pour les tisserands, de St-Antoine, de St-Sébastien, St-Eloy, St-Crespin et St-Joseph... »

Autre point important, toujours à St-Bonnet-le-Château, il y a une société de prêtres, dont le nombre est limité à 16, mais qui, d'après les statuts, doivent tous être nés à St-Bonnet, baptisés là, comme leurs pères et mères, et tous résidant en ce lieu, et tous ordonnés prêtres et participant au casuel des fondations, dès qu'ils ont 18 mois de résidence et d'assistance aux offices, sans discontinuer.

Pourtant, même dans des régions par ailleurs édifiantes, il se trouve des cas exceptionnels beaucoup moins recommandables. Ainsi à St-Laurent d'Agny (archiprêtré actuel de Mornant), le curé est chanoine de St-Just à Lyon et ne se soucie pas d'aller s'enterrer à la campagne. Il paie donc deux vicaires, pour faire son service à Saint-Laurent, l'un du diocèse de Clermont, l'autre de celui de Vienne. Or, le premier fréquente les cabarets et va beaucoup à la chasse :

« et mesme quand il vient pour célébrer la sainte messe il porte un fuzil à l'espaule qu'il met derrière l'autel avant que de célébrer, lequel il reprend derrière ledit autel après avoir dit la sainte messe... »

Quant à l'autre vicaire, « il fréquente aussy ordinairement les cabarets pour faire compagnie à l'autre ». De plus, ils sont tous deux d'une brutalité dont les paroissiens ont eu plusieurs fois à se plaindre.

Arrêtons ici nos citations. Il apparaît que le diocèse de Lyon est alors plein de contrastes. Le Forez est actif, sérieux, religieux ; le Beaujolais bon vivant, facilement indifférent aux réalités spirituelles ; les campagnes du Dauphiné, de la Dombes ou des monts Jura sont parfois plus ou moins abandonnées à la misère, au matérialisme, à l'ignorance religieuse « au point que certains ont pu dire qu'il était en France des régions reculées qui n'avaient jamais été vraiment christianisées ».

On peut se demander si les paroisses actuelles porteraient encore l'héritage de ces époques relativement lointaines !

## X

### De Vix à Glanum

Le titre qu'on vient de lire est de M. Henri Rolland, dans la *Revue de Paris* de septembre 1960. Le sujet qu'il veut traiter est celui des « *Influences helléniques dans la vallée du Rhône* ». Et tel est son sous-titre.

On se souvient de la découverte qui fut faite il y a quelques années par M. René Joffroy à Vix, aux environs de Châtillon-sur-Seine, d'un magnifique cratère d'origine sûrement grecque. Comment était-il venu là ? Par la vallée du Rhône, ou par les Alpes ? Les spécialistes en ont discuté sans arriver à une certitude. Mais il reste incontestable que les marchandises grecques venaient en Gaule, longtemps avant l'ère chrétienne. Pour éclairer une part de ce mystère historique, des fouilles ont été

faites en deux sites méridionaux : Saint-Blaise et Glanum. M. Henri Rolland est actuellement directeur de ces deux fouilles. Il va donc nous dire les résultats obtenus jusqu'à présent.

Saint-Blaise, qui doit son nom à une chapelle du XII^e^ siècle, se trouve entre Istres et Fos, on l'identifie à Mastramellè, cité par le géographe grec Artémidore. Ce nom, du reste, avait été remplacé par celui d'*Ugium* qu'on croit retrouver dans le nom de l'étang voisin de *La Valduc*. En ce lieu situé sur une hauteur facile à défendre, se développa de bonne heure l'industrie du sel, en raison du voisinage de la mer. Les fouilles faites à Saint-Blaise ont fait retrouver des poteries, des tessons de vases d'importation lointaine. Il semble que ce lieu ait servi de refuge et de dépôt aux marchands grecs, venant de Rhodes d'abord, puis aux Phocéens de Marseille. La substitution des Marseillais aux Rhodiens apparaît nettement au VI^e^ siècle. L'habitat dont nous parlons s'est alors étendu et fortement organisé pour la défense. On peut admettre que le commerce de Marseille, gêné par les tribus ligures du voisinage, a trouvé en ce qui fut plus tard Saint-Blaise, un libre passage vers le Rhône, à travers la Crau, et a choisi le Rhône comme artère de sa pénétration, par bateau, dans l'intérieur de la Gaule. Que transportait ce commerce ? céramique fine, menus objets manufacturés, parfums, huile et vin, naturel et aromatisé, dans des amphores de forme ionienne. Saint-Blaise a donc joué un rôle que M. Rolland résume en ces lignes :

« Place forte, protégeant Marseille contre les attaques possibles venant de l'ouest, l'antique oppidum, puissamment défendu, retrouvait son rôle de base colonisatrice ; assurant le contrôle et la police de la voie héracléenne (unissant l'Italie à l'Espagne) traversant la Crau, son trafic pouvait s'étendre vers des agglomérations dont le développement s'affirmait plus au nord : Avignon et Cavaillon devenaient des « villes des Marseillais » et Glanum se transformait en s'ouvrant à la culture hellénistique. »

Depuis le XVIII^e^ siècle, on savait le nom de *Glanum*, par une inscription, mais sans savoir où le situer. Les fouilles commencées par l'heureuse initiative d'un gardien des monuments de St-Remy-de-Provence, et conduites de 1921 à 1938 par MM. J. Formigé et P. de Brun, ont abouti à de remarquables découvertes. Les travaux ont été repris en 1942 avec succès. Glanum a dès lors retrouvé sa place, dans l'histoire. Naturellement il y a en surface des monuments romains. Mais plus bas on a trouvé tant de vestiges grecs qu'on ne peut douter qu'avant la conquête romaine Glanum ait été sinon une cité grecque du moins une cité conçue, édifiée, embellie par des architectes, des artistes et des artisans grecs.

L'habitat de Glanum, que rien ne paraissait destiner à l'activité commerciale, en raison de son éloignement relatif des voies de passage, était recommandé par la présence d'une source à laquelle les indigènes attribuaient une valeur thérapeutique, ce qui avait donné naissance à un lieu de culte. En ce sanctuaire primitif les céramiques du VII^e^ siècle av. J.-C. sont encore inconnues. Les importations y datent du VI^e^ siècle, vases étrusques, ioniens, phocéens et attiques. Mais au début ces importations sont rares. L'apport massif se fait au III^e^ siècle, par la poterie à vernis noir que les navires grecs chargeaient dans les ports de Campanie à destination de Marseille et des marchés du sud de la Gaule. Cette poterie abonde à Glanum, surtout au II^e^ siècle avant notre ère, en même temps qu'une belle monnaie d'argent de style grec, servant sans doute aux besoins du sanctuaire. Mais Glanum fut ruiné par les Cimbres et Teutons, avant l'écrasement de ces hordes par Marius dans la plaine d'Aix. M. Roland nous fait une description chaleureuse du « sanctuaire » de Glanum, qui fut, croit-il, un lieu de pèlerinage très couru.

« L'aspect saisissant du site, dit-il, le nombre, le caractère et l'importance des monuments cultuels et votifs ravivent nos souvenirs de Delphes et d'Epidaure, dont on retrouve ici l'essentiel : la fontaine sacrée, le temple, le portique servant de lieu d'incubation, la salle d'assemblée du clergé, enfin le théâtre où des pièces religieuses attiraient les fidèles, comme le feront, au Moyen Age, devant nos cathédrales, les représentations des mystères. »

M. Rolland est convaincu que les marchandises venant de Marseille, par Saint-Blaise, passaient aisément à Glanum, où se trouvait un centre hautement hellénisé, puis se dispersaient de là à travers le reste de la Gaule. Il y avait donc, dans la basse vallée du Rhône, avant l'occupation romaine, un foyer de traditions grecques dont l'activité profitait à la Gaule encore indépendante.

## XI

### Le patriarcat de Constantinople en face de l'union

« L'allusion à l'Orient et l'appel à l'union contenu dans le premier message de Sa Sainteté, puis le projet de Concile œcuménique ont eu un écho général et profond en Orient. »

C'est par ces mots que le P. Pelopida Stephanou, S.J. ouvre un important article paru dans la *Civiltà cattolica* du 2 juillet 1960, sous le titre : *Le Patriarcat de Constantinople en face de l'Union*.

Le patriarche actuel est Mgr Athenagoras. Dans la revue hebdomadaire *Apostolos Andreas* qui est son organe officiel, il parlait, le 7 janvier 1959, de la nécessité de rétablir l'union. Et il déclarait qu'il s'était attendu

« à ce que la Très Sainte Eglise de Rome se tournât fraternellement vers l'Orient et qu'il espérait cela de Sa Sainteté Jean XXIII, si personnellement connu, aimé et révéré dans nos régions. »

Un tel langage est émouvant. Il fait voir combien les dispositions ont changé, en certains secteurs tout au moins, au sein de l'Eglise orthodoxe, à l'égard de Rome.

Ce fut, en effet, sur un tout autre ton que fut accueilli à Constantinople l'appel de Pie IX, en 1868, à la veille du Concile du Vatican. Mais en disant que la situation a changé « dans certains secteurs tout au moins », nous insinuons que ce n'est pas dans tous les secteurs. Et, en effet, il résulte de l'article que nous analysons qu'il y a deux courants opposés dans les Eglises orientales : un courant qui se veut « démocratique » et qui, théologiquement, se nomme « multitudiniste », comme on en a vu des traces, en Occident, aux Con-

ciles de Constance puis de Bâle, et un courant « hiérarchique ». Expliquons-nous, avec le Père Stephanou.

La position des Eglises orthodoxes ressort : 1° du Congrès international des théologiens orthodoxes d'Athènes, en 1936, et 2° des fêtes commémoratives de Grégoire Palamas, à Salonique, du 11 au 16 novembre 1959.

Il semble que le courant « démocratique » soit une conséquence inattendue du Concile de Florence, en 1439. A ce Concile, qui vient d'être si bien étudié par le P. Joseph Gill, S.J. (Cambridge, 1959), l'union des Eglises fut conclue par l'empereur, par le patriarche d'alors et 27 métropolites. Or, disent les théologiens orthodoxes « démocratiques », cette union fut aussitôt repoussée par la foule du peuple, des moines, des laïques. La conclusion est claire : la hiérarchie orientale à Florence se trompait, c'était le peuple qui avait raison. Contre cette conclusion, en 1936, s'éleva l'archimandrite roumain Scriban, en s'opposant à ceux qui

« voudraient soumettre les conciles, même œcuméniques, au jugement de la collectivité qui compose l'Eglise. Quelle est, s'écriait-il, cette nouvelle doctrine et cette singulière prétention ? Est-ce que les Conciles ne parlaient pas comme ayant autorité par eux-mêmes et décidant en dernière instance les questions controversées, en disant : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous ? »

Cela n'a pas empêché le professeur de droit canonique Amilcar Alivisatos d'insister au Congrès de Salonique, sur le caractère « démocratique » de l'Eglise :

« Le caractère démocratique et l'esprit entièrement démocratique qui — en opposition à l'institution monarchique de l'Eglise catholique-romaine — distinguent notre Eglise, constituent la base sur laquelle repose tout l'organisme ecclésiastique. »

Il devait reconnaître que ce mot « démocratique » était emprunté au vocabulaire politique et qu'il n'a pas d'analogue dans le droit ecclésiastique. Mais il expliquait qu'en vertu de ce caractère démocratique, qui est par institution divine connaturel à l'Eglise, tous les fidèles jouissent de droits égaux, si bien que les décisions des Conciles œcuméniques, prises surtout par des évêques résidentiels, restent soumises à la ratification ou au rejet de la part du corps entier de l'Eglise (clergé et laïcat). C'est ce que nous avons appelé le « multitudinisme ». Il est chaleureusement professé par Chrysostome Costantidinis, diacre du patriarcat de Constantinople, et aussi par le P. Evdokimov, qui conclut une de ses déclarations par ces mots :

« Nous affirmons, et nous affirmerons jusqu'au dernier souffle de notre vie, le message évangélique de la primauté du personnel et de la liberté des fils sur le général abstrait et sur l'organisé. »

Il est clair que cette tendance a toutes les apparences de l'individualisme protestant. Elle aboutit à l'anarchie totale. On comprend dès lors les menaces de schismes internes qui pèsent sur l'Eglise orthodoxe. C'est ainsi que des centaines de milliers de fidèles, en Orient, n'ont pas accepté qu'on passât du calendrier julien au calendrier grégorien. En Europe occidentale et en Amérique, on ne compte pas moins de quatre obédiences qui se considèrent mutuellement comme illégales. Un orthodoxe disait à ce propos :

« Une tentative d'union risquerait de nous apporter la pire des divisions. »

Il y a donc fort peu d'unité entre les orthodoxes. Pourtant, tous chez eux n'admettent pas ce « démocratisme individualiste ». Prenant position contre une publication de Ralph M. Arkush, intitulée « *Notre Eglise est-elle hiérarchique ?* » Alexandre Schmemann, professeur au séminaire théologique orthodoxe de Saint-Vladimir, à New-York, écrivait :

« Nous sommes devant une situation sans précédent : une partie de l'Eglise refuse d'accepter et de professer une doctrine qui n'a jamais été mise en doute ! »

Et quelle est cette doctrine ? C'est que l'Eglise est de constitution hiérarchique.

« La publication de M. Arkush, dit-il encore, a un mérite manifeste : elle met à nu la cause de notre actuel désarroi ecclésiastique. Il pose la question et il y répond négativement. C'est notre conviction absolue que la foi et la tradition orthodoxe nous font une obligation de répondre affirmativement : l'Eglise est hiérarchique. Permettre à ces deux réponses, qui s'excluent réciproquement, de coexister équivaut à mettre en péril les fondements de l'orthodoxie en cette région. »

Quelle est sur cette controverse si grave la doctrine officielle du patriarcat de Constantinople ? Dans la revue *Apostolos Andreas,* on revient souvent sur la nécessité de resserrer l'union entre orthodoxes. Et l'on donne comme moyen sûr le recours à la primauté du patriarcat. Le professeur Costantinidis voudrait que toutes les questions pendantes soient étudiées par l'intermédiaire du patriarcat, qui prendrait l'avis de tous les intéressés, formulerait une décision et en ferait part à tout le reste de l'Eglise. Il propose pour cela qu'il y ait, au patriarcat, des « apocrisiaires » de toutes les Eglises autocéphales et une commission chargée de coordonner les initiatives des diverses Eglises.

Il est évident que le patriarcat cherche à regrouper, autour de son siège, toutes les autres Eglises. Mais dans quelle mesure cette politique a-t-elle des chances de succès ? Il doit y avoir en septembre 1960, à Rhodes, un Synode panorthodoxe, auquel on prévoit la participation de tous les chefs d'Eglises autocéphales. Mais où trouver le principe vital de l'unité entre ces Eglises ?

Jusqu'à présent, ce qui domine, c'est le principe de l'absolue parité des Eglises. Même ceux qui parlent de conversations amicales avec Rome énoncent ce « préalable » : reconnaissance de la parité, respect mutuel, pas d'Eglise supérieure aux autres, pas d'allusion à un « retour dans le sein de l'Eglise romaine ». Si le patriarche de Constantinople rendait visite à Rome, ce serait à charge de réciprocité : visite du pape à Constantinople !

Dans une interview au *Service de Presse et d'Information œcuménique,* l'archevêque d'Amérique Jacovos a déclaré :

« Nous ne nous intéressons pas à une restauration de l'unité que Rome a détruite, mais bien à l'unité du corps du Christ. »

Et il ajoutait :

« Nous ne refuserons pas le dialogue avec l'Eglise romaine, mais ce dialogue ne peut conduire et ne conduira jamais à une simple réunification des Eglises

catholique et orthodoxe, dont la chrétienté non-catholique et non-orthodoxe serait exclue. »

Mais le métropolite syro-orthodoxe de New-York, Antoine Bashir, lui répondait dans la revue *Word :* les deux communions, romaine et orthodoxe, ont tant de points de communs entre elles et tant de points de divergence avec les protestants, que la présence des protestants dans des discussions entre Romains et Orthodoxes ne pourrait que conduire au chaos.

Il reste que la réflexion faite par l'archevêque Jacovos, selon laquelle il ne s'intéresse pas à une restauration de l'unité « rompue par Rome », est bien pénible à entendre pour un catholique. Et cela pour plusieurs raisons : d'abord, parce que si nous regrettons historiquement la raideur et l'intransigeance dont fit preuve en 1054 le cardinal Humbert de Silva Candida, nous ne saurions admettre que toute la responsabilité de la déplorable rupture soit rejetée sur Rome ! Ensuite, parce que l'unité avec Rome ne saurait être distinguée de l'unité du corps du Christ, car elle lui est identique ; et enfin, parce que cette union de Constantinople avec Rome et de tout l'Orient grec avec l'Occident latin, dans l'histoire, fut celle de Jean Chrysostome avec le pape Innocent I$^{er}$, du patriarche Flavien avec saint Léon le Grand, de saint Maxime le Confesseur avec le pape Martin I$^{er}$, et aussi l'union de tant de saints et de champions de la foi que les catholiques romains et les orthodoxes vénérent en commun. C'est cette unité-là que nous souhaitons de tout notre cœur.

En résumé, les Orientaux ont à surmonter : 1° les tendances *démocratisantes* dont un grand nombre d'entre eux regrettent les outrances ; — 2° les théories peu théologiques du « *patriarcalisme* », c'est-à-dire de la doctrine selon laquelle à la tête de l'Eglise se trouvent — à égalité — cinq patriarches, ceux de Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem, entre lesquels il n'y a d'autre préséance qu'une supériorité d'honneur et non de juridiction. L'unité voulue par le Christ pour son Eglise va plus loin. Il y a une hiérarchie, et dans cette hiérarchie, la juridiction de celui-là seul qui a le droit de se dire le « successeur de Pierre ».

C'est dans cette vue d'ensemble qu'il faut comprendre ce « mutuel respect » dont il est souvent question de la part des Orientaux. Ils disent que de la part de l'Eglise de Rome c'est un manque de respect que d'admettre des catholiques de rite oriental, même dans les pays où il existe des Eglises orthodoxes. Mais c'est fort mal interpréter les doctrines et les pratiques de l'Eglise romaine que de parler ainsi. L'Eglise de Rome a charge d'âmes partout dans le monde. Et elle ne saurait négliger les devoirs qui lui incombent de ce fait. Cela ne l'empêche aucunement de respecter toutes les traditions légitimes des Eglises séparées.

Le peu que nous avons dit ici suffit à faire comprendre la grandeur des problèmes qui vont se poser au prochain Concile œcuménique. Et nous ne saurions trop prier pour que les cœurs et les esprits se rejoignent et se retrouvent dans l'amour du même Seigneur, du même Rédempteur, du même Fondateur !

## XII

### Encore une mise au point

Au sujet de la section intitulée « *Infamies* », dans la Causerie sur les Revues du 4 août dernier, j'ai eu la bonne fortune de recevoir de « source très sûre », des précisions que je me fais un devoir de communiquer à nos lecteurs.

Mais ce qu'il faut bien retenir avant tout, c'est que tout ce que nous allons dire doit être replacé dans le cadre des événements d'alors. Qu'on se souvienne de ces mois troubles qui, dans plusieurs pays, et notamment dans le nôtre, furent ceux de la « libération ». S'il y avait une joie bien légitime dans tous les cœurs, en raison de l'éloignement du cauchemar de la guerre et de ses horreurs, il y eut aussi des réactions qui ne furent pas toutes aussi dignes, aussi chrétiennes, aussi humaines même, qu'il aurait été désirable. Nous avons encore dans l'esprit les protestations de nos évêques contre des excès qui leur faisaient dire que ce n'était pas la peine d'avoir vaincu l'hitlérisme pour en reproduire les atrocités et les crimes.

Cela dit, transportons-nous en Yougo-Slavie. Ce pays fut malheureusement le théâtre, au cours des années tragiques de la guerre et de l'après-guerre, de nombreux massacres perpétrés d'abord par les Allemands et les Oustachis, puis par les communistes. Que se passa-t-il réellement sous le gouvernement d'Ante Pavélitch, leader de l'indépendance croate ? Des voix impartiales répondent à cette question que ce fut une grave erreur de Pavélitch de s'allier à fond avec les Allemands. Ceux-ci persécutèrent durement les autres pays de la Yougo-Slavie, et en particulier la Slovénie. Le clergé slovène fut en grande partie déporté en Croatie, car les Allemands entendaient germaniser la Slovénie. Un certain nombre de prêtres slovènes furent mis à mort uniquement parce qu'ils n'étaient pas d'accord avec la politique croate.

Un excellent prêtre slovène assure que lui-même fut condamné à mort par les Oustachis, uniquement pour avoir osé dire que le régime de Pavélitch ne pouvait durer. Cinq prêtres slovènes avaient déjà été fusillés et vingt-cinq autres devaient l'être si l'archevêque de Zagreb, Mgr Stepinac, n'était intervenu auprès du nonce, qui obtint d'Ante Pavélitch la grâce des condamnés.

Contrairement aux bruits infamants que nous avons dénoncés dans notre Causerie du 4 août, ce fut l'honneur du saint archevêque de Zagreb, celui que Pie XII allait nommer cardinal, de modérer le fanatisme politico-religieux des Oustachis croates, trop souvent soutenus par une partie du clergé, et notamment par des Pères franciscains. Cela se sait en Yougo-Slavie, cela est reconnu par les catholiques. Certes, les anticléricaux de ce pays ou de chez nous exagèrent avec mauvaise foi les atrocités commises par des catholiques oustachis, mais il y a en tout cela une part de vérité que nous ne pouvons nier. Encore une fois, rappelons-nous ce qui se passa en France alors ! Dans ces conditions, il n'est pas invraisemblable qu'un ministre d'Ante Pavelitch ait dit ou pu dire :

« Nous tuerons une partie des Serbes ; nous en déporterons une autre, et la troisième sera forcée d'embrasser la religion catholique romaine. »

Pour expliquer cela, il suffit d'essayer de comprendre la mentalité politico-religieuse des Croates, mentalité qui nous reporte à celle des catholiques français, du temps de nos guerres de religion.

La Saint-Barthélemy n'est pas un fait isolé dans l'histoire. Et les massacres perpétrés en haine de la foi, par les révolutionnaires, chez nous, en 1792-1794, démontrent que ce ne sont pas seulement les fanatiques qui se disent animés par leur religion qui sont capables des pires horreurs. La Serbie orthodoxe avait, depuis longtemps, voulu dominer la Yougo-Slavie et y jouer le rôle tenu par la Prusse dans l'unification du premier Reich allemand. Les Croates, très indépendants de caractère et très catholiques aussi, ont toujours eu à lutter pour maintenir à la fois leur indépendance et leur religion, tantôt contre les Turcs musulmans, tantôt contre les Orthodoxes oppresseurs.

Le mouvement « oustachi » dont Pavélitch était le chef, cristallisait ces aspirations nationalistes et religieuses. C'était lui qui avait fait assassiner à Marseille le roi Alexandre, ce qui avait fait condamner Pavélitch à mort, par contumace, par la cour d'Aix-en-Provence. C'est pour cela qu'il eut un si grand succès dans son pays, en 1941, quand avec l'aide des Allemands, il put espérer que la Croatie deviendrait totalement indépendante.

Nous admettrons donc que le fanatisme nationaliste croate a commis des excès qu'aucun catholique ne peut approuver. Mais si la littérature anticléricale, oubliant ses propres hontes, croit pouvoir tirer de là des arguments contre l'Eglise, elle se couvre de ridicule en exagérant démesurément des crimes qui n'ont été que ceux d'une minorité fanatique. C'est tout aussi absurde que d'imputer à l'Eglise catholique de France, ou même à Rome, la Saint-Barthélemy, qui fut une vendetta politique : le drame de la jalousie de Catherine de Médicis et de l'esprit de vengeance du duc de Guise, contre Coligny.

Ce qui est particulièrement abominable, c'est d'accuser le saint cardinal Stepinac, qui fut, dans l'Eglise croate, un élément pondéré et pondérateur. S'il a été nommé cardinal par Pie XII, c'est principalement pour son héroïque résistance au communisme. Et c'est pour cela, comme pour honorer sa sainteté, qu'une foule immense, ardente et recueillie défile devant sa tombe, aux heures d'ouverture de la cathédrale de Zagreb. Et dans ce défilé qui dure encore, il n'est pas rare de voir des musulmans et des orthodoxes.

En résumé, cette question croate est trop complexe pour être bien comprise de nous. Mais on ne saurait protester trop haut contre l'insigne mauvaise foi, qui prétend envelopper dans les ombres de cette histoire une figure aussi lumineuse que celle du cardinal Stepinac et éclabousser jusqu'à la grande figure de Pie XII !

### XIII

**Un mot seulement pour finir, sur la Chine**

Nous ne parlons pas aussi souvent que nous le voudrions de ce qui se passe en Chine communiste, la place nous manque. Là-bas c'est bien autre chose que ce qui se passa, il y a 16 ans, en Yougo-Slavie. Chaque livraison du *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris* nous apporte la série accablante, mais si puissemment documentée, des articles de M. Léon Trivière, sous le titre général : *L'Eglise catholique en Chine continentale.* L'auteur se donne la peine de résumer pour nous les journaux et revues communistes. En ce moment, se poursuit, dans l'Eglise de Chine, l'action schismatique, qui a abouti à la consécration sacrilège de nombreux évêques en rupture avec le Saint-Siège. La dernière invention du parti est un « mouvement d'offrande du cœur au parti communiste ». Des prêtres, des évêques — schismatiques — se félicitent d'avoir enfin échappé « au bourbier réactionnaire » en reniant le capitalisme et l'impérialisme, et en donnant leur cœur au parti communiste !

Mais n'allons pas pour cela oublier qu'il y a aussi en Chine communiste, en ce moment même, d'admirables confesseurs de la foi. C'est vers eux que vont nos pensées fraternelles et nos prières.

L. CRISTIANI.

# L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

## Comptes rendus bibliographiques

André BLANCHET. — **La littérature et le spirituel.** Tome II : **La nuit de feu.** — (12 × 18,5), 288 p., 9,90 NF. — Paris, Aubier, 1960.

Le R. P. Blanchet, S. J., rédacteur aux *Etudes*, avait obtenu déjà un grand succès avec le tome I de son ouvrage : *La Mêlée littéraire*, qui lui avait valu le Grand Prix de la Critique littéraire en 1959.

Ce tome II aura un retentissement au moins aussi grand que le précédent. La profondeur de son étude entraîne le lecteur angoissé dans la nuit où s'enfoncent les auteurs étudiés, car si Pascal et Milosz, Racine et Kafka, Marie Noël, Jean Cayrol et Julien Green paraissent irréductibles, ils ont cependant un dénominateur commun : ils cherchent une solution au problème qui les torture et qui est à peu près le même pour tous. Sur l'âme, sur Dieu, sur le péché, sur l'au-delà, etc., mystères où ils sont plongés avec inquiétude, ils s'épuisent à jeter un peu de lumière : ils ont brûlé dans la nuit. Et c'est en disséquant leur âme que l'auteur, à travers la « littérature », nous éveille « au spirituel ».

Par son expérience des âmes, par sa science de théologien, par son érudition, le R. P. Blanchet est un guide sûr ; par les qualités de son style simple et varié, très proche de la conversation, il charme et séduit.

Pierre MOREAU. — **La Critique littéraire en France.** — (12 × 18), 224 p., 4,50 NF. — Paris, A. Colin, 1960.

M. Pierre Moreau, professeur à la Sorbonne, historien du Romantisme mais aussi de Montaigne, de Racine, de Chateaubriand et de Maurice Barrès, possède une connaissance profonde de chacune des familles d'esprit qui, des Grands Rhétoriqueurs à Malherbe, aux classiques, aux préromantiques, aux hommes de 1830, aux champions du positivisme et du matérialisme ont incliné la réflexion critique vers la morale, l'art pour l'art, la sociologie, l'analyse du moi, l'explication marxiste de la création esthétique.

Un tableau des aventures de l'esprit se dégage de ce livre très dense, qui, distinguant critique et littérature, commence à Jean Lemaire de Belges, pour aboutir aux bergsoniens aux surréalistes, aux existentialistes et aux plus récents représentants du xx$^{e}$ siècle.

---

Blaise PASCAL. — **Pensées.** Texte établi par Zacharie Tourneur et Didier Anzieu. (Bibliothèque de Cluny). — (18 × 11,5). Tome I, 352 p. Tome II, 366 p. — Paris, A. Colin, 1960.

L'introduction du tome I contient une vie abrégée de Pascal, une étude sur la composition, le plan, le style des *Pensées*, sur l'histoire de la publication des papiers de Pascal, y compris de la présente édition.

Les écrits du célèbre écrivain, retenus par l'auteur, sont classés en deux parties : *Pensées sur la religion destinées à une apologie de la religion chrétienne*, qui remplissent le tome I, et *Pensées sur quelques autres sujets*, qui sont : Méditations personnelles, Brouillons et Pensées retranchées (Section I), Fragments divers et Mélanges (Section II), Pensées sur le Miracle (Section III) qui occupent le tome II. En plus on y trouvera deux appendices contenant des documents importants pour l'intelligence des *Pensées* (la *Préface* de Port-Royal, le *Discours* de Filleau de la Chaise et l'*Entretien avec M. de Saci*), une bibliographie systématique et chronologique, une table de concordance avec le manuscrit, la *Première Copie* et les principales éditions, et enfin un glossaire.

Le texte adopté est celui de Tourneur, publié en 1938 aux Editions de Cluny, avec pas mal de modifications et corrections que Tourneur lui-même se proposait d'introduire dans une nouvelle édition qu'il préparait quand la mort le surprit en 1944. Cependant l'a. a mis à profit les découvertes les plus récentes, surtout celles dont M. Lafuma fait état dans son édition de 1952.

M. Anzieu a voulu éviter, dans son travail le divorce entre le public et les spécialistes, l'un réclamant des éditions faciles, les autres « se plaisant à s'isoler dans un appareil critique rebutant ». — « Nous avons tenu, dit-il, à rendre maniable et accessible une édition par ailleurs objective. »

---

J. DESPONT. — **Afrique terre chrétienne ?** — In-12 de 220 p. — Paris, Editions Saint-Paul, 1960.

Ces pages contiennent l'essentiel de ce qu'il faut connaître sur l'Afrique chrétienne à tout point de vue : histoire, géographie ecclésiastique, sociétés missionnaires, évolution, pratique religieuse, clergé et religieux africains, assistance hospitalière et charitable, pénétration chrétienne, laïcat et problèmes sociaux, obstacles (laïcisme, rivalités de races, islam, communisme), perspectives sur l'avenir. Suivent 29 notes documentaires et 9 pages de bibliographie.

Ce résumé dense, précis dans sa généralité, un peu austère mais instructif, constitue une bonne introduction à l'étude de l'Afrique chrétienne. Les lecteurs cultivés attentifs au sort des missions, et les étudiants catholiques en profiteront.

Une note signale qu'« un supplément dactylographié, contenant statistiques mises à jour, graphiques et cartes, est en vente (3 NF.). En dépôt à la librairie St-Paul et chez l'auteur ».

---

Henri ROLLET — **Andrée Butillard et le féminisme chrétien.** — In-12 de 204 p., 7,05 NF. — Paris, Spes, 1960.

Andrée Butillard, née en 1881 à Uchizy (Saône-et-Loire), morte en 1955, a eu un tel rôle dans les œuvres sociales féminines que sa vie méritait d'être écrite. M. Henri Rollet, Président de l'Action Catholique Générale des Hommes, s'est acquitté de cette tâche avec talent : il sait intéresser le lecteur par son récit concret, vivant et borné à l'essentiel.

L'œuvre maîtresse de M$^{lle}$ B. est l'Union Féminine Civique et Sociale, qu'elle fonda en 1925 et dirigea jusqu'à sa mort. Mais il n'y a guère d'œuvres sociales, surtout féminines, où elle n'ait eu une action prépondérante.

Après des études secondaires chez les Dominicaines de Châlon, puis à Lyon, elle s'inscrivit en 1901 aux cours féminins des Facultés Catholiques. Aussitôt elle collabora aux œuvres sociales, pour remédier à des situations dont avons peine à nous faire une idée aujourd'hui (cf. p. 163-164). De fil en aiguille elle fut amenée à s'occuper d'œuvres telles que : syndicats féminins, Ecole Normale Sociale, travail des ouvrières à domicile, action auprès des parlementaires pour l'institution de lois favorables au bien de la femme et de la famille, à la capacité de la femme mariée ; lutte contre l'avilissement de la femme, en France et dans les colonies ; lutte contre l'alcoolisme, contres les logements insalubres ; action en faveur du repos dominical, des femmes seules, des employées de maison, collaboration internationale, etc.

A la veille de sa mort, elle craignait de s'être « laissée trop absorber par l'action durant la vie au détriment de l'essentiel, de cet amour qui seul compte ». Mais il est clair qu'en réalité c'est son amour de Dieu qui a inspiré son amour du prochain, si persévérant et si efficace.

---

Paula HOESL. — **Isabelle de Clermont-Tonnerre, Comtesse d'Ursel. Fondatrice des Orantes de l'Assomption (1849-1921).** — (12 × 18), 110 p., 5 NF. — Paris, Spes, 1960.

On a dit qu'il existe beaucoup de bons mariages, mais point de parfaits. L'union d'Henri d'Ursel et d'Isabelle de C.-T. semble avoir été l'exception qui confirme la règle. Mais le bonheur de ce couple idéal ne dura que deux ans.

Dans le cœur brisé de la jeune veuve, le Seigneur aura toute la place : « Mon Jésus, je te jure que je n'aurai pas d'autre amour que toi, que toutes les tendresses de mon cœur seront pour toi. Mais alors, que tout soit commun entre nous : la croix, les clous, la couronne d'épines... ne me refuse rien ».

Dans le monde où la retient provisoirement l'éducation de sa fille, Isabelle, sous la conduite du P. Picard, Supérier Général de l'Assomption, devient Sœur Véronique, du T. O. de l'Assomption. Puis, à travers les épreuves, la pauvreté, la persécution — c'est le temps du combisme — à 47 ans, Isabelle, devenue Mère Isabelle de Gethsémani, est appelée à fonder la branche contemplative et adoratrice de la famille assomptionniste, dans un but d'amour réparateur. « *Tu fonderas et tu auras beaucoup de filles* ». « *Orantes et Victimes* » : telle est la mission de cet Institut moderne.

« Mourir avec le Christ pour produire des fruits de vie éternelle » disait le P. Picard. « L'Assomption est un mystère de joie »... et de gloire.

---

M. COLINON. — **Pionniers en soutane.** — In-8 de 240 p., 7,40 NF. — Paris, Plon, 1960.

Le terme « pionnier » est synonyme de défricheur. Il s'applique ici à des prêtres qui ont assumé la tâche de donner le Christ à des milieux où il est oublié ou ignoré totalement : banlieues des grandes villes, usines, campagnes déchristianisées ou montagnes presque inaccessibles, gens du « voyage » et tziganes, voire même U.R.S.S. En une série de reportages pittoresque et vivants, où les

faits seuls apportent leur contribution, parfois singulièrement émouvante, l'auteur esquisse la silhouette de quelques-uns d'entre eux, depuis Mgr Rodhain, fondateur du Secours catholique, au « chanoine chez les Pharaons », le célèbre égyptologue abbé Drioton, en passant par les missionnaires en roulotte, un as du rugby, un aumônier de forains et d'autres encore. Les moyens varient, mais il est facile de leur trouver un dénominateur commun : une charité qui se fait tout à tous et qui puise son efficacité à la source du plus pur Evangile.

---

D'ANGELICA. — **Au delà du fleuve.** Notes de la vie du prêtre en milieu ouvrier. Adapté de l'italien par Robert Juffé. — In-8 de 170 p. — Paris, Ed. Fleurus.

Un prêtre italien narre ici l'expérience de cinq années de ministère dans un quartier populaire, qu'il désigne seulement par l'expression « au delà du fleuve ». Le cadre social dans lequel il opère est celui d'une société où les traditions chrétiennes, au moins extérieures, sont encore vivaces, où le clergé et les religieux sont nombreux, où les écoles religieuses bénéficient de l'appui de l'Etat, où l'on enregistre une certaine concordance entre la politique représentée par le parti démocrate chrétien et la religion. Mais en marge de cette organisation se développe une population ouvrière en réaction contre une religion qu'elle estime embourgeoisée. Une pareille situation soulève certains problèmes analogues à ceux que connaît l'Eglise en France. L'auteur expose ses difficultés, ses tentatives, ses réussites partielles, les obstacles qu'il rencontre, les critiques dont il est l'objet. Ces notes sont à ajouter au dossier des efforts tentés, de chaque côté des Alpes, pour revivifier l'esprit chrétien dans le monde moderne.

---

Amédée d'YVIGNAC. — **Jeunes Ouvriers de France** — 1 vol. (14 × 19), 192 p., 5 NF. — Edit. de « Aux Ecoutes », Paris.

Cet ouvrage nous introduit dans la compagnie de braves petits gars, ouvriers jetés en plein Paris et dont l'A. partage la vie pendant dix ans. Au fil des jours et des événements, vous découvrez en ces jeunes « un peuple tout pareil au peuple de Charles Péguy », la sève traditionnelle élaborée par des siècles de christianisme. Mais dans quel cadre de dureté et d'abandon se joue désormais leur destin ! C'est la grande pitié d'une jeunesse à qui « nul n'a parlé, nul n'a rien offert ». Et pourtant que de noblesse et de délicatesse dans ces vrais « fils du peuple » ! Si l'A. découvre heureusement les racinements ancestraux de ces vertus, sa réflexion reste plus tournée vers le passé et l'on voit moins comment sauver ces valeurs en les infusant dans les cadres de la civilisation actuelle. Ce n'est pas le propos de l'A. ; il se contente de dégager fortement la conclusion que l'homme n'est pas réductible à l'*homo œconomicus* et que l'histoire ne se laisse pas inscrire dans les schémas marxistes. Certes il ne méconnaît pas la réalité de « la condition prolétarienne » ; elle existe et risque même de s'accentuer avec la progression d'une socialisation étatique et bureaucratique. Aussi, contre de telles menaces, en une dernière page qui ouvre de plus larges perspectives, l'A. réclame-t-il « le rempart de vigoureuses communautés intermédiaires ». — Pages attachantes, que déparent des traits irritants, ici un coup de patte ou de griffe à Cesbron, là aux « enfants de chœur » de *Tém. Chrétien* ou d'*Esprit*, une flèche au catholicisme social « infidèle à sa vocation première ». L'ouvrage aurait gagné à plus de sérénité.

Relevons une erreur à propos du mariage : « Même non consacré par l'Eglise, son mariage était un mariage vrai au regard de l'Eglise, puisqu'ils avaient réellement voulu s'unir ensemble pour toujours » (p. 104). Non. Puisqu'il s'agit de baptisés (voir le contexte), il n'y a pas d'autre mariage que le mariage-sacrement, il ne faut cesser de le redire. Ce qui laisse entière la question des devoirs réciproques résultant de cette situation anormale.

---

M. H. LELONG, O. P. — **L'Evangile et le Credo.** — In-12 de 272 p., 10 NF. — Paris, Alsatia, 1960.

Recueil de 26 causeries prononcées à la radio le dimanche. Le prédicateur y commente les articles du credo en se référant aux textes liturgiques du jour. Il ne fait pas œuvre apologétique, mais il multiplie les aperçus neufs, les allusions instructives, les citations intéressantes, et particulièrement les références à l'Ecriture Sainte. Le credo apparaît ainsi « ressourcé », et le lecteur est invité à réfléchir sur ces pages riches et denses.

Après avoir instruit nombre d'auditeurs, elles feront du bien aux lecteurs et fourniront des matériaux aux prédicateurs.

---

**Une aide semblable à lui.** — Ouvrage collectif, coordonné par A. CREVOT et M. COLSON. — 1 vol. (14 × 19), 220 p., 5,50 NF. — Paris, Edit. Ouvrières, 1960.

Cette étude collective émane d'enquêtes et réflexions de la J.A.C.F. sur le problème si actuel de la condition de la femme à la campagne. Elle se répartit en quatre chapitres. — C'est d'abord une présentation de la femme dans la profession agricole ou en milieu rural. Nous la voyons vivre avec ses occupations, sa mentalité, l'étroitesse de son univers, l'absence de véritable sens de la communauté. Mais les routines sont ébranlées et les jeunes générations n'acceptent plus ces conditions de vie. Elles aspirent à un rôle plus personnel et personnalisant. Sera-ce celui de maîtresse de maison, de femme d'intérieur ? sera-ce un rôle dans la profession agricole ? Elle se sait et se veut complémentaire de l'homme, oui et dans toutes ses activités. Cette première partie se complète par une série de portraits vivants ou de témoignages sur les situations si variées de la femme à la campagne. — Dans une troisième partie, deux aumôniers d'A C. (J. Templier et P. Toulat) exposent la doctrine de l'Eglise au sujet de la vocation et de la promotion de la femme. Ils en tirent des conclusions adaptées et hardies : la femme au foyer, mais dans une activité réfléchie et ouverte ; la femme dans la profession, mais y déployant ses qualités féminines ; l'engagement dans les institutions, mais encore d'une manière féminine, qui ne calque pas celle de l'homme, mais y introduit le point de vue spécial de la femme. — Le ch. quatrième montre ce que peut être cet engagement. Des femmes reprennent alors la parole pour préciser cet engagement, l'envisageant successivement dans les organisations familiales, le syndicat, le conseil municipal, la vie politique, l'activité culturelle. Un problème crucial est enfin abordé (ch. V) : la préparation des jeunes rurales à leur vie de demain. — Bref un bon guide, où s'allient la compétence doctrinale et le sens du concret, résultat de la collaboration des aumôniers et des militantes rurales, un livre qui fait honneur aux méthodes de l'A. C.

---

**IMPRIMATUR**

Lingonis, die 11 octobris 1960

G. Michel, *vic. gen.*

*Le gérant :* C. Gaildraud

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)